

**Petr Král**

## **Ma vie pour un poème**

traduit du tchèque par Jean-Gaspard Páleníček

Nous donnons à lire ci-après un extrait des mémoires auxquelles Petr Král travaillait au moment de sa disparition. Nous remercions vivement Jean-Gaspard Páleníček pour son choix et la traduction de ces pages. *Secousse*

Heureusement, les menaces angoissantes et leur fardeau alternent avec des instants de soulagement au cours desquels ils disparaissent et cessent de se faire sentir. Ainsi, un jour, je me réveille de la pénombre de l'occupation dans un après-midi ensoleillé où, de la fenêtre de l'immeuble à l'angle de la rue tournée vers un coteau et un parc – montant, qui plus est, vers la villa de mes grands-parents – nous assistons avec ma mère au départ des Allemands : toute une colonne de véhicules, de tanks et de cuirassés se meut doucement le long du parc et tourne quelque part parmi les villas, s'y retire littéralement de la scène de l'histoire – comme j'en aurai l'impression plus tard – et se change sous nos yeux en un spectre disparaissant soudain sans poids derrière la rangée de pots de fleurs qui bordent la fenêtre avec une aménité familière ; ma mère est justement en train de les arroser, avec un calme qui est déjà comme d'après-guerre. Ce matin-là, d'un coup, la scène de l'histoire que les Allemands évacuent s'ouvre face à moi en une immensité béante, le soleil rouillé engluant la colonne de véhicules qui s'éloigne me révèle de façon symptomatique le caractère spectral de tout ce qui se déroule sur cette scène.

Les jours suivants, ravivés jusqu'en cette banlieue de Strašnice par une animation d'après-guerre, je suis témoin des retrouvailles entre ma mère et cet homme au chapeau qu'elle avait abordé jadis – sous l'occupation – d'une façon qui est devenue pour moi une perpétuelle incitation de vie et un exemple à suivre. L'homme au chapeau alors avait une étoile jaune au manteau et lorsque ma mère avait accouru à lui, heureuse de le voir, il l'avait repoussée en silence ; ne vous faites pas voir avec moi, avait-il dit, vous pourriez avoir des ennuis. Non seulement ma mère n'avait pas obtempéré, elle avait encore haussé la voix pour dénoncer l'opprobre inhumain que représentait cette étoile. Sous son chapeau, le regard de l'homme s'était lui aussi éclairci et, bien que je n'eusse compris que vaguement de quoi il s'agissait – en sentant clairement cependant la nature de ce qui se passait –, j'avais été fier de ma mère comme rarement avant ou depuis.



Mon habitude de me dérober à l'ennui des obligations ne veut pas dire non plus que je n'essaie pas parfois de développer un peu plus mes propres capacités et de réaliser les tâches que je m'impose moi-même. Ainsi, j'apprends à lire avant même de commencer à aller à l'école, plus par curiosité naturelle d'ailleurs que sous l'effet d'une résolution ; les livres et, de manière générale, les textes recèlent pour moi un mystère trop excitant pour ne pas être dominé par l'envie de le pénétrer le plus tôt possible. Encore et à nouveau, opiniâtement, je m'efforce d'épeler toute sorte d'écrêteaux, à commencer par ceux des

enseignes des boutiques, jusqu'à en arriver à marcher fièrement dans la ville – sous l'admiration considérable de ma mère – en scandant les noms des magasins comme les vers d'un poème, préfigurant en quelque sorte ceux que je devais « flâner » à l'avenir lors de mes promenades. Tel passage de ce film extraordinaire qu'est *Les Hommes le dimanche* (*Meschen am Sonntag*), tourné à la lisière entre le muet et le parlant (comme à l'image de ma transition de la non-lecture à la lecture et de l'âge préscolaire à l'âge scolaire), fait lui aussi un étrange écho à ces scansionnements enfantins, le montage rythmique des enseignes suggérant – et segmentant – le Berlin dominical, vide de gens.

Une fois, on me fixe un rendez-vous chez un orthophoniste, un monsieur soignant les défauts du langage, afin d'apprendre à bien dire les « ř » – [r̥] – que je remplace par des « v » suffocants. La consultation a lieu et, alors que je m'en retourne des anciens pavillons scolaires, je ne cesse de répéter assidûment les instructions que m'a données l'orthophoniste : faire passer entre les dents le fracas d'un flot d'air tout en prononçant un long « r ». Cela est supposé être le début d'un long dressage mais, le temps d'atteindre l'extrémité du quartier de Strašnice où se trouve la villa familiale, dans l'obscurité du soir, je sais prononcer le « ř » comme tout un chacun et aucune autre séance n'est désormais plus nécessaire. Inutile d'ajouter à quel point cela aura consolidé mon assurance.

Celle-ci, il est vrai, est renforcée aussi par mon prénom, et par ce passage de la bible que m'aura rappelé ma mère à plusieurs reprises : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église* », dit Jésus à son apôtre. Cela dit, la bible aura également remis en cause la fermeté de cette pierre lorsqu'à trois reprises, Pierre trahit le Christ la nuit de son arrestation ; le statut de mon prénom est lui aussi ambivalent, d'emblée il semble être contaminé par les doutes du mot français « peut-être ». Tu es peut-être une pierre, mais peut-être pas, peut-être n'es-tu d'ailleurs qu'un traître. N'ai-je pas constamment trahi les idées que se faisaient les adultes de moi, de mon comportement et de mes devoirs ?

Cependant, mon prénom s'illuminera d'un nouvel éclat stimulant grâce à un événement important qui aura lieu à la fin de ma neuvième année alors que j'accepterai la proposition de mon beau-père – après qu'il eut épousé ma mère – et que j'aurai changé mon nom de famille de Chrzanovský en Král. Cela constitue aussi un heureux soulagement et une nouvelle chance, ne serait-ce que parce que « Petr » et « Král » s'attacheront l'un à l'autre dans une alliance plus solide, ils résonneront d'une sonorité plus claire que le Petr « Křanovský » d'avant (comme certains prononçaient mon premier nom de famille) et me débarrasseront du surnom irritant de « Křána » dont j'étais parfois affublé ; bref, mon nom de famille d'origine avait été paradoxalement plus étranger pour moi que le nouveau, et ce n'est pas un hasard si au CP, j'avais été en passe de me ridiculiser lorsque la maîtresse – madame Harnachová – avait écrit au tableau la première lettre de mon nom, Ch – [x] – en demandant qui savait la lire, que j'avais levé le doigt sur le point de dire naïvement C-h - [ts-fi] – comme si c'était la première fois que je voyais un Ch. Heureusement pour moi, c'est quelqu'un d'autre qui sera appelé, qui lira la lettre correctement, madame Harnachová ayant refusé de me choisir en prétextant que la réponse aurait été trop facile pour moi vu comment je m'appelais... La chance qu'avec ce nouveau nom m'aura offerte la réalité elle-même (en opposition directe avec un pseudonyme que j'aurais eu à choisir) réside cependant et avant tout dans le fait qu'elle évoquera – ou tout au moins consolidera de façon essentielle – l'idée qu'il est possible de changer, au moins relativement, les faits donnés par la vie, et qu'elle me préparera à l'avance au choix décisif que sera mon départ pour la France. Car la foi dans le

changement n'est pas propre à tout le monde comme je le découvrirai en particulier par le biais d'Ivan Diviš qui, au contraire, aura été obsédé par l'idée que l'homme ne peut changer le moindre détail aux « *cartes qui lui sont distribuées* ». Dans mon cas, l'enchantement provoqué par mon changement de nom ne saura être ébranlé pas même par le fait qu'après, « Křána » ait parfois été remplacé par le tout aussi désagréable surnom de « Králík » (« Lapin »).

En ce qui me concerne, il est vrai que j'ai de qui hériter en matière de courage pour altérer son sort : après des études à l'Académie de commerce entreprises – à contrecœur – pour satisfaire les vœux de mon grand-père, ma mère n'aura pas hésité à recommencer à zéro et à se lancer dans la médecine, de même qu'avant moi, mon père sera parti à l'étranger. Tout comme, bien avant que je sois envoûté par les porte-manteaux et les fauteuils sortis de la maison parmi les pierres des barricades de fleurs, ma mère aura été enthousiasmée en jouant à cache-cache avec d'autres enfants dans l'appartement de l'un d'eux parmi des meubles déménagés dans le couloir alors qu'il fallait repeindre (soit dit en passant, l'appartement en question appartenait aux Guth, les parents de la future épouse handicapée du peintre Kamil Lhoták). À la ferme familiale de Svatka, elle aura également monté avec des enfants une saynète de théâtre dans laquelle ils auront fait semblant de manger des sucreries de chez monsieur Řádek père, tout comme moi-même je devais jouer pour les adultes comment je fais les courses à l'épicerie de Strašnice.



Bon gré mal gré j'apprends peu à peu à mieux connaître le monde « tel qu'il est » et j'acquiesce sur lui le type de connaissance dont se prévalent les adultes. Parfois véritablement contre ma propre volonté ; en dépit de la peur que me cause sa venue, je suis malheureux (et opiniâtrement méfiant) lorsque ma mère – surprise du fait que je l'ignorais – me dévoile par erreur l'inexistence de saint Nicolas et le fait que, chez nous, son rôle soit joué par l'oncle Tonda sous un déguisement ; le dépit avec lequel je me rue sur mon oncle lors de sa dernière prestation de saint Nicolas – au moment où je l'ai bel et bien reconnu sous son costume – et le roue de coups de poings qui ne vont pas tant à lui qu'à la perte du mystère et de l'illusion que cette révélation m'a infligée, et avec elle, à une sorte de nouvelle expulsion du paradis : à la fin de l'enfance. En ce sens, mon oncle se substituant à saint Nicolas est un fait aussi inacceptable que de recevoir de sa part – ou pour Noël – des cadeaux pratiques au lieu de trésors.

(...)

Mon grand-père et ma grand-mère sont aussi les premiers destinataires des nouvelles que l'oncle Tonda rapporte çà et là du monde sur le régime mis en place et sur son despotisme – éventuellement sur les contestations qu'il suscite. Un jour, alors que je suis seul chez mes grands-parents, alité avec une grippe, il arrive avec un exemplaire de l'hebdomadaire satirique officiel *Dikobraz* et, dedans, nous montre le dessin de deux pilotes américains s'élevant au-dessus d'un amas de décombres ; en dépit des apparences, le véritable sens du dessin ne réside pas dans leur dialogue ni dans la « pointe » anti-américaine qu'il comporte, il est au contraire dissimulé dans les ruines apparemment informes sous leurs avions dans lesquelles, en tournant l'image dans un angle particulier, on peut reconnaître les traits du « président ouvrier » Gottwald pendu à un gibet... C'est aussi à la chambre à coucher de mes grands-parents qu'est liée la nouvelle de l'exorbitante réforme monétaire que le Parti victorieux imposera à la nation dans les années 1950 – peu après

la mort de Gottwald et après l'élection présidentielle de Zápotocký, je crois – et qui m'affectera moi aussi ; après la conversion qu'elle entraîna, d'une proportion de un contre cinquante, il ne me restera que quelques misérables miettes sur mon livret d'épargne (probablement conservé chez mon grand-père et ma grand-mère justement) sur lequel, grâce à mes parents et à d'autres membres de la famille, j'avais pu voir la somme s'accroître jusqu'au montant extraordinaire de dix mille couronnes qui, à mes yeux d'enfant, semblaient une vraie fortune : comme dans le fameux conte, l'or se sera véritablement changé en feuilles mortes. Il en sera hélas de même avec les économies, placements et débuts de fortune matérielle par lesquels j'essaierai de soutenir ma fragile existence : infailliblement, seules de maigres bribes me reviendront de l'argent investi dans un tableau de grande valeur ou dans une maison de campagne en France, et je serai privé également de ma part de l'héritage de la villa de Strašnice.

Un jour, l'oncle Tonda fait une entrée particulièrement dramatique dans le jardin derrière la villa où je suis assis avec ma grand-mère à cette même table de jardin contre l'angle de laquelle je me suis mémorablement brisé une incisive, en annonçant qu'il allait sans doute perdre son poste pour avoir refusé de signer la pétition imposée à la nation entière par les communistes demandant la peine de mort pour les victimes du premier procès factice ; aux côtés d'autres, il en allait alors de la vie de Závěš Kalandra et de Milada Horáková. Mon oncle a beau avoir motivé son refus en prétextant que, médecin, il ne pouvait soutenir l'exécution d'une femme, il ne se fait pas d'illusions quant aux risques auxquels il s'expose ; en complément de cette nouvelle – encore visiblement pâle –, il lance un magazine illustré (peut-être *Květy*) sur la table verte avec une remarque pleine de colère en direction des saloperies qu'on y écrivait.

Après quoi j'y trouve l'article en question et, bien que je ne perçoive l'atmosphère autour des procès que comme une menace indistincte, une des formulations s'enfonce en moi avec une netteté indélébile : « Závěš Kalandra qui aurait depuis longtemps dû être pendu à un candélabre. » J'ai beau ignorer qui est Kalandra, d'emblée je ressens pleinement l'ignominie de cette attaque et la vulgarité de sa formulation au point d'en avoir l'estomac renversé. C'est peut-être de là aussi que me vient ma répugnance envers les jeux de mots pseudo-comiques dans lesquels je ne verrai, toute ma vie, qu'une forme d'humour inférieure, facile et envahissante, ne suscitant avec ses vides sonorités imitatives que des réactions physiques et apte à être détourné en faux argument contre le premier venu...<sup>1</sup>

(Un soir, j'écoute avec les adultes rassemblés à la hâte autour du poste de radio un extrait du procès politique de Kalandra. J'ai beau ne pas bien comprendre ce que dit la voix gaillonnante du procureur Urválek – qui liquide Kalandra d'avance –, rien qu'à sa tonalité, je discerne nettement à *qui* cette voix appartient : il s'agit des cris d'un vautour.)



Chacun des espaces qui entourent la villa familiale est pour moi le lieu de nouvelles explorations, de nouvelles joies, et de nouveaux péchés. Sa partie arrière – qui en est en réalité la partie véritable – est liée à des transgressions particulièrement importantes et voluptueuses ; à travers la clôture qui la sépare des voisins, je mène de longues conversations complices avec la petite Iva, qui grandira pour devenir un jour une jolie jeune femme, elle aussi dotée d'un penchant à la transgression. La cour de béton, destinée à s'élargir à l'arrière de la maison – et du garage – en une route d'accès, également de béton, menant à la rue, s'achève par un remblai de pierres et par les buissons d'une petite

rocaille, bordés tout à droite, près de la clôture, par quelques marches. Sur cet escalier, je joue avec mes camarades à qui sautera de la plus haute marche dans la cour ; ce qui fait déjà partie des transgressions poursuivies par les parents, tellement le béton risque de rendre pénible la chute éventuelle.

Alors que je suis en train de remplir l'une de ces tâches au moyen desquelles les adultes viennent déranger mes jeux, à repeindre de rouge je ne sais quoi – les fils de fer du portail ? –, je bifurque soudain vers la rocaille et peins en rouge un de ses grands rochers – peut-être aussi en pensant au sang qui pourrait souiller le béton de la cour en cas de blessure. Le rocher se change ainsi en un lambeau de viande sanglante, ou plutôt en sa métaphore et – en dépit de son poids – en une maquette « délestée », à l'instar des gigots de cartons que portaient les bouchers dans les défilés d'avant la prise de pouvoir par les communistes ; en cet instant, ma transgression est également un acte poétique, le rocher rouge continuera encore longtemps de ressortir sur la rocaille, preuve de mon indiscipline et version oniriquement corrigée de la réalité et de sa cruauté. Le rouge sanglant de la pierre est certes aussi un hommage ultime au soleil de cette Pompéi que fut la boucherie de mon arrière-grand-père.

<sup>1</sup> Lorsqu'à Plzeň, pendant mon service militaire, j'entendrai une femme en délire s'écrier vers les passagers d'un tramway s'ils « ne voient vraiment pas le crochet » – « hák » en tchèque – « dans le mot *Hakenkreuz* » [la croix gammée, en allemand], il s'agira au contraire d'un défi substantiel lancé contre l'indolence anonyme et grise des autres ; ce ne sera pas un hasard si elle aura alors cherché à les gagner à l'aide d'un jeu de sonorités : elle aura tenté de les réveiller à une meilleure vision des choses.

Jean-Gaspard Páleníček est né en 1978. Poète, traducteur, commissaire d'expositions, il a travaillé comme comédien, puis comme directeur de la programmation du Centre culturel tchèque de Paris. Il est l'auteur, entre autres, des recueils de poésie *Mater dolorosa* (Revue K, 2009) et *Mater speciosa* (Revue K, à paraître en 2022), du récit *Les Bouleaux* (Revue K, 2008) ou de la pièce de théâtre *Le Ménage de Balzac* (Revue K, 2009).